

Un regard algérien sur l'Orient (proche ou moyen...) - Lecture de *Pleine lune sur Bagdad* d'Akram Belkaïd¹

Christiane Chaulet Achour

En souvenir de Ziama Mansouriah où s'enracina,
peut-être, un désir d'ailleurs "oriental"
Algérie... Egypte, 1979-1996²

La littérature algérienne n'est pas prolixe sur l'Orient. Peut-être parce qu'elle se pense à la fois incluse et hors de cet espace du monde. Peut-être aussi parce que son destin postcolonial, alourdi de son antériorité coloniale, l'a tournée vers le Nord ?

C'est d'abord le pèlerinage à La Mecque qui inscrit le monde arabe dans ses textes. On se souvient de *Nedjma* où la voix de la narration raconte le pèlerinage inachevé de Si Mokhtar, accompagné du jeune Rachid, avec une pointe d'humour savoureuse :

« Si Mokhtar partait pour La Mecque, à soixante-quinze ans, chargé de tant de péchés que, quarante-huit heures avant de s'embarquer à destination de la Terre Sainte, il respira une fiole d'éther, " pour me purifier", dit-il à Rachid.[...]

-Pour moi tout est réglé à l'avance : ceux qui me chargeaient de péchés se sont cotisés pour payer mon pécule, ravis de voir partir un gredin à leur place, se disant qu'après tout l'odyssée ne s'impose qu'à ceux dont le cas est assez grave pour devoir être plaidé d'aussi près. [...]

[à l'arrivée à Djeddah] : « l'embarcation, après avoir franchi les brisants, les récifs de corail environnés d'épaves, toucha au poste de douane, et Rachid, en tournant la tête, découvrit des rangées de voiles chavirant au

¹ Edité à Paris, éd. Erikbonnier, mai 2017.

Akram Belkaïd est un journaliste et essayiste algérien. Né en 1964 à Alger (Algérie), il est diplômé de l'Ecole Nationale d'Ingénieurs et de Techniciens d'Algérie (Enita). Après avoir travaillé en tant qu'ingénieur de maintenance dans une compagnie aérienne, il décide en 1991, après quelques collaborations ponctuelles avec des journaux et des revues (*L'Autre Journal*, *Alger-Républicain*, *Le Quotidien d'Algérie* et le *Jeudi d'Algérie*), de se consacrer pleinement au journalisme. Il s'installe en France en 1995 et entre, la même année, au quotidien économique et financier *La Tribune Desfossés*. Il est aujourd'hui journaliste au *Monde diplomatique* et collabore régulièrement avec le site *Orient XXI*, les publications *Afrique Magazine* et *Afrique Méditerranée Business* (AMB). Il est aussi chroniqueur au *Quotidien d'Oran* où il publie deux chroniques par semaine. *La Chronique du blédard* (depuis avril 2005) et la *Chronique de l'économie* (depuis janvier 2008). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le Maghreb et l'Algérie. Un *Regard calme sur l'Algérie* (Seuil, Paris, 2005) est un essai personnel sur l'histoire récente de ce pays, notamment durant la 'décennie noire'. *Etre arabe aujourd'hui* (carnetsnord, Paris, 2011) revient sur les révoltes populaires au Maghreb et au Machrek et leurs conséquences. *Retours en Algérie* (carnetsnord, Paris, 2013) est un récit de voyage où l'auteur a accompagné dans son pays natal une centaine de lecteurs de l'hebdomadaire catholique français *La Vie*.

² On connaît la somme que Daniel Lançon a éditée chez Geuthner en 2007, *L'Egypte littéraire de 1776 à 1882. Destin des antiquités et aménité des rencontres*. Evidemment, ce n'est pas la même période que visitent les nouvelles d'Akram Belkaïd.

vent du soir, comme si un autre port, surgi d'un autre temps, s'était évanoui dans le soleil à bout d'espace, et Djeddah n'était plus qu'un désert trahi.[...] "C'était ici, en Arabie, qu'il fallait croire le Prophète, passer du cauchemar à la réalité"³.»

Ce monde apparaît aussi avec la question palestinienne qui tourne les regards algériens vers le Proche-Orient. On peut citer le poète Nourredine Aba, le *Journal palestinien* de Rachid Boudjedra en 1972, Kateb Yacine, le dramaturge cette fois, et sa pièce, *Palestine trahie*⁴ qui se présente comme un vibrant hommage à la cause palestinienne et propose une sorte de canevas de l'histoire du conflit. On peut encore évoquer le roman, *L'Amour loup*, d'Anouar Benmalek, *Le Palestinien* d'Habib Ayyoub ou *La Palestinienne*, pièce de théâtre d'Hawa Djabali. Yasmina Khadra a sollicité le même espace avec *L'Attentat*⁵. Notons qu'en 2011, un collectif d'écrivains, « Des auteurs algériens pour El-Qods » a rassemblé en recueil des poèmes dédiés aux Palestiniens, *Ton nom est Palestine*, à d'Oum Siham et Hafeda Bessaoud⁶. Boualem Sansal, en recherche d'une entente avec la gauche israélienne⁷, n'a pas écrit d'œuvre sur cette partie du monde mais a défrayé la chronique. La moisson littéraire n'est pas très abondante, les textes algériens étant plus nombreux du côté de l'essai ou d'articles de presse.

En ce début du XXI^e siècle, à la faveur de reportages qu'effectuent des journalistes algériens, des nouvelles sont écrites dans la foulée qui ouvrent l'éventail des créations vers le Proche-Orient, dans plusieurs de ses pays. Déjà, en 1983, l'écrivain et journaliste Tahar Djaout faisait paraître une nouvelle, « Le Reporter » dans son recueil, *Les Rets de l'oiseleur*⁸. Sensiblement de la même génération qu'Akram Belkaïd, Salim Bachi travaille, dans plusieurs de ses œuvres, sur la place de l'islam et de ses dérives en Algérie et en France. Plus directement, Mustapha Benfodil, journaliste reporter qui était en Irak à l'époque choisie dans *Pleine lune sur Bagdad*, édite *Journal d'un voyage de guerre*⁹.

On voit, grâce à ce bref rappel que ce recueil de nouvelles fait une entrée remarquée dans la littérature algérienne par l'originalité du traitement des espaces choisis. Akram Belkaïd est essentiellement journaliste. Pourtant la plume littéraire l'a démangé depuis

³ Kateb Yacine, *Nedjma* (1956), réédition Seuil-Points, extraits p. 110-119 et sq.

⁴ Kateb Yacine, *Boucherie de l'espérance*, Paris, Seuil, [1976], 1999, 665 p. trad. Zebeïda Chergui.

⁵ Yasmina Khadra, *L'Attentat*, Paris, Julliard, 2005.

⁶ Dans liberté algérie.com publié dans la rubrique A la une / Culture, *El Watan*, le 01/02/2011.

⁷ Il faut l'invité d'honneur en 2012 au Salon du livre de Jérusalem, ce qui déclencha une vive polémique en Algérie et dans d'autres pays arabes. En 2012 il a lancé avec le romancier israélien David Grossman un appel au *Rassemblement mondial des écrivains pour la paix.*, avec la demande de la création de deux Etats. Cf. *Libération*, 7 octobre 2012.

⁸ Tahar Djaout, *Les Rets de l'oiseleur*, Alger, SNED, 1983.

⁹ Salim Bachi est né en 1970. Mustapha Benfodil en 1968. Son « journal » est édité par Liberté-Casbah éditions à Alger en 2003.

quelques années et cette fois elle s'impose au terme de voyages dans chacun des pays où il entraîne son lecteur. Comme l'écrit Saïd Djaafar :

« Les nouvelles-roman d'Akram Belkaïd par leur ampleur géographique et humaine nous révèlent que ce n'était pas seulement l'Irak qui était mis en souffrance. Il n'était que l'épicentre d'un nouveau jeu de guerre de l'Empire dont les répliques vont de « l'eau à l'eau », de l'Atlantique au Golfe.

Dans l'Olympe des temps actuels, Arès, le dieu de la guerre, pourrait prendre les airs texans d'un Dick Cheney secondé par quelques «princes de ténèbres» néo-conservateurs qui décident, sans nécessité vitale pour l'Empire, juste pour étaler sa force, d'aller détruire l'Irak¹⁰. »

L'expression « nouvelles-roman » vient du choix par le nouvelliste, comme épine dorsale de ses récits, comme focalisation commune à ses quatorze nouvelles, de la date du 20 mars 2003 « par une nuit de pleine lune, les Etats-Unis d'Amérique, et leurs alliés, déclenchent l'invasion de l'Irak pour renverser le président Saddam Hussein et son régime. Au même moment, de Bagdad à Casablanca, de Gaza, Tunis, Washington à Paris, des destins basculent, des drames se nouent à huis clos¹¹. » Il est rare qu'un recueil de nouvelles relie ainsi aussi étroitement et significativement les textes qui le composent. Cette unité de temps explose dans différents lieux, dessinant une carte où pays et villes obligent le lecteur à plonger dans les réalités humaines d'une agression qui, balayant la spécificité de chaque nation concernée, les plonge dans une destinée commune. Ce fil rouge est toujours explicité à un moment ou l'autre de la nouvelle mais il l'est, dès le second paragraphe, dans la douzième nouvelle :

« Ce soir, il n'est pourtant guère question de s'attarder sur la cataracte de lumière crue qui tourbillonne dans un fracas de nacre. En cette nuit du 20 mars 2003, Beyrouth, ville occupée, n'est rien d'autre que le cœur tourmenté d'un monde arabe bien mal en point. Comme ses sœurs de la région, elle se recroqueville. Ses amants se sont séparés, ses ermites se terrent, ses mendiants prophètes se taisent et ses poètes dorment d'un sommeil sans muses. Ici, mieux qu'ailleurs, on connaît le prix du malheur et de la folie des hommes. On sait qu'un temps splendide, qu'un panorama féérique, n'empêchent pas les horreurs¹². »

Ce sont des tranches de vie ou des instantanés qui sont saisies durant cette nuit qui plonge dans encore plus de violence et de domination ce que l'Autre, personnifié par l'Amérique, présente comme un espoir de changement et une croisade pour la démocratie.

Les incipit, les seuils des récits sont sans ambiguïté dans la dysphorie. La première nouvelle commence ainsi : « Bagdad est blême. Ses toits et terrasses sont couverts par un linceul d'albâtre qui s'unit à la nuit. Dans les eaux lourdes du Tigre, les carpes remontent à la surface, attirées par les faisceaux lumineux qui trouent le ciel et par les reflets de la pleine

¹⁰ Saïd Djaafar, Journaliste, « *Pleine Lune sur Bagdad* d'Akram Belkaïd : De l'Atlantique au Golfe, des femmes et des hommes dans la nuit de Hulagu-Bush », *HuffPost Algérie*, 22/06/2017.

¹¹ Ibid.

¹² « La règle de tous les malheurs possibles » in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 212.

lune qui s'émiettent tels des perles échappées d'un écrin de velours. Ce n'est pas encore l'aube mais la ville ne dort pas. Ou plutôt, elle ne dort plus¹³. »

Ou cette entrée dans Gaza : « Gaza, de nuit. Immense prison à l'air libre. Cage étroite pour humains sans droits ni libertés. La honte du monde dit éclairé. Malédiction éternelle pour celles et ceux qui permettent et tolèrent cette infamie¹⁴. »

On remarque que les descriptions du cadre, qu'il soit naturel ou construit par les hommes, sont nombreuses : elles sont nécessaires car le meilleur moyen qu'a trouvé la littérature pour faire image – car elle n'a pas les moyens des arts visuels, le cinéma en particulier – est de multiplier les notations descriptives pour que le lecteur apprenne à connaître ces pays et ces villes dont il est question et qu'il ne voit, de façon générale, qu'en ruines sous la force des explosions et des attentats. Dans le même ordre d'idées, rendre familier un cadre étranger, le lexique arabe est essaimé tout au long des textes et les toponymes sont précis.

« Il est accroupi, seul dans la nuit froide, enveloppé dans le silence du désert et une clarté aiguë. Venu de l'est, le vent lui apporte en sifflant des odeurs de rocaïlle humide, de terre brûlée et des relents de charognes. De son poste de guet, il voit une rivière de chaux couler en nappes sur Ur et ses faubourgs. Il se dit qu'un lambeau arraché au ciel de midi a été abandonné sur les tumulus et les collines poissées. Tout autour, l'ombre des ruines prend des formes inquiétantes tels ces halos piquetés de petites auréoles sombres. Son regard se promène sur les vieilles pierres. Ici, à Qamirnah, la lune est dans sa cité. Déesse, elle y prend ses aises car d'invisibles dévots célèbrent son culte¹⁵. »

« Un bouillon de lumière crue se déverse en couches épaisses sur Damas et le Qaysoun, mont chauve et gardien ancestral de la ville ouverte à tous les Arabes. Soirée d'hiver finissant, nuit calme et ville tranquille. Que le lecteur veuille bien nous pardonner car ces qualificatifs ne sont pas appropriés. Nouvelle proposition : nuit froide et ville résignée, contrainte par une attente insondable. Une espérance diffuse en un mieux. Un petit mieux ou, en tous les cas, un moindre mal. Nuit froide et ville résignée. Voilà donc ce qui convient en ces lieux où l'espérance née au début du nouveau siècle n'a guère duré¹⁶. »

On trouve aussi dans plusieurs nouvelles, une évocation actualisée du désert. Renforçant cette mise en « pays », les nouvelles égrènent des portraits prenants : les personnages restent présents à l'esprit, une fois le livre refermé. Personnages ambivalents et peu recommandables dont on découvre les motivations en cours de nouvelle, comme dans le texte, « Deux hommes dans le Najd » ; personnage répugnant et adipeux « dans le quartier huppé de Salwa à Koweï-City » dans « Par cette perle ». Des couples se détachent dans leur singularité comme ce couple d'Irakiens dans la première nouvelle qui se disputent dans cette nuit autour du lait à

¹³ « Fruits secs, vers et vipères », in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 11.

¹⁴ « Après le chemin... », in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 34.

¹⁵ « Telle une bête qui se ramasse et bondit », in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 44.

¹⁶ « La lune est aux Arabes ! », in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 74.

acheter pour le bébé ; ou le couple de Koweïtiens qui se méprise et se déteste et où le regard chargé de haine de l'épouse rappelle, dans une mise en abyme, l'invasion du pays par les Irakiens, l'été 1990.

Des espaces médicaux sont le lieu d'affrontement, d'humiliation et d'exactions, à Beyrouth, dans une clinique haut de gamme ou à Alger, aux alentours d'un hôpital où un médecin sera livré aux intégristes. Ces derniers sont souvent présents même s'ils ne sont pas toujours nommés et décrits comme dans la nouvelle qui se passe à Casablanca et qui a pour titre, « L'Emir ».

La place des femmes est conséquente, qu'elles soient réelles ou inventées par la fiction, qu'elles soient présentes ou absentes. Femmes intellectuelles comme Gamra dans la première nouvelle, étudiante en littérature ayant épousé son enseignant ou la traductrice de la dernière nouvelle, réfugiée à Paris et qui, cette nuit de mars, à partir du titre de la grande poétesse irakienne, Nâzik al-Malâika¹⁷, « le chemin du retour amer », prend la décision de rentrer au pays. En clôture du recueil, cet ultime paragraphe revêt bien entendu un message symbolique pour ces Arabes de différents pays, acculés à l'exil :

« Oui, je vais bel et bien prendre *le chemin du retour amer*. J'irai sur les rives de l'Euphrate, courir sur les berges et m'attarder devant les barques qui reviennent de la pêche aux carpes. Je vais me laisser glisser et rejoindre mon pays, mon seul et unique pays. Si l'Irak, ce piège, doit mourir, je mourrai avec lui. Et s'il vient à renaître, je renaîtrai avec lui. Que Dieu, s'il existe, me donne la force d'accomplir de retour et qu'il maudisse Bush et son caniche. Que cette aube qui s'annonce dans le ciel parisien en soit le témoin : je jure et j'annonce qu'il est temps pour moi de revenir à Bagdad¹⁸. »

Badra, la plongeuse de perle, réduite à l'enfermement par son mariage et traumatisée à jamais par ce qu'elle a subi des Irakiens lors de l'invasion de 1990, alors que son mari était absent et qu'il s'est bien gardé de rentrer au pays ; elle a utilisé le chèque reçu pour « réparations de guerre » pour l'achat d'une petite barque à moteur qui lui permet de retourner plonger comme lorsqu'elle était jeune fille. La force qu'elle retrouve se concentre dans une grande violence à la fin de la nouvelle.

L'intérêt aussi qu'éveillent toutes ses femmes fait écho à d'autres lectures : la Gamra d'Hawa Djabali dans son roman *Agave* ; l'archéologue irakienne, Mariam, de Laurent Gaudé dans *Ecoutez nos défaites* ; les femmes et les jeunes filles qui s'engagent à jouer *Antigone*

¹⁷ Nâzik al-Malâika est une des plus grandes poétesse irakiennes du XX^e siècle. Elle apparaît dans quatre nouvelles du recueil en un hommage appuyé. Née à Badgad en 1922, elle quitte l'Irak en 1970 avec l'arrivée au pouvoir du parti Baas. Elle est au Koweït qu'elle est obligée de quitter au moment de l'invasion irakienne du pays. Elle vit alors au Caire où elle meurt en 2007 à 84 ans. Cf. l'article de Gilles Ladkany la concernant dans l'*Encyclopaedia Universalis*.

¹⁸ « IQTF », in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 254-255.

dans *Le Quatrième mur* de Sorj Chalandon. C'est bien le privilège de la littérature de constituer une bibliothèque nouvelle, de fiction en fiction.

Mais ce qui fait le ciment de ces quatorze nouvelles, outre la date choisie ainsi que l'événement historique qu'elle représente, ce sont deux éléments constants : la poésie et la lune, son symbole récurrent. Une note finale, « Références et indications bibliographiques », donne quelques clefs pour aller, à notre tour, découvrir d'autres poèmes. Dans la nouvelle sur Gaza, le poète non nommé est Mahmoud Darwich, tellement emblématique de la voix poétique de la Palestine. Les jeunes Syriens qui veillent sur une terrasse du vieux Damas, maudissent et admirent tout à la fois cet astre dans la poésie : « Elle est la survivante des fiertés arabes. Il n'y a qu'elle que nous pouvons célébrer sans jérémiades nostalgiques. Et d'ailleurs, qui d'autre pourrions-nous chanter ?¹⁹ ». Dans l'anthologie réunie par Abdellatif Laâbi, sous le titre, *La poésie palestinienne contemporaine*²⁰, l'astre est malmené par des poètes palestiniens. L'objectif est de sortir l'expression poétique traditionnelle de ses clichés habituels pour dire la nouvelle Histoire en train de s'écrire. Ainsi Mahmoud Darwich écrit :

*« O poètes de notre glorieuse nation
Je suis l'assassin de la lune
Dont vous étiez esclaves »*

Et Mourid al-Barghouti :

*« O lune niaise, maladroite
Tu nous as trahis
L'ennemi t'a vue, est parti à notre rencontre
Il nous a rejoints alors que nous tenions à la main
Une lune éclatante »*

Bien d'autres caractéristiques de ces nouvelles pourraient être analysées et signalées. Au lecteur d'en faire la découverte, de les savourer et de lire des poèmes méconnus ; d'installer aussi ces pays vaincus et dominés dans leur soif de culture et d'existence.

Un dernier point mérite d'être noté pour conclure : la collision entre le journalisme et la littérature en Algérie. Le lien étroit du genre de la nouvelle avec l'écriture journalistique et l'essor de la presse est bien connu. Avec l'éclosion d'une presse algérienne depuis

¹⁹ « La lune est aux Arabes ! », in *Pleine lune sur Bagdad*, op. cit, p. 79.

²⁰ Editions le temps des cerises, La maison de la poésie Rhône-Alpes, 2002.

l'indépendance, de nombreux Algériens ont eu des espaces éditoriaux où ils pouvaient opter pour la brièveté narrative pour raconter un épisode, un fait, une émotion.

La narration algérienne du XX^e siècle, ici du XXI^e siècle, a toujours aimé la nouvelle. Ce récit court, tirant d'une anecdote, d'un portrait ou d'une fable les fils d'une société et d'un temps, les méandres des relations humaines, les arrière-plans politiques ou autres, a pris assez naturellement le relais du genre contique, si prégnant dans l'univers traditionnel. Les bons nouvellistes sont justement ceux qui ne se laissent pas prendre au piège du dénouement clos du conte, de sa morale consensuelle pour le groupe ; ce sont ceux qui savent laisser suspense et surprise, inattendu et insolite, surgir des lignes qu'ils donnent à lire. Plus d'une nouvelle de ce recueil produit cet effet.

Dans un pays enfin qui vit, pratiquement depuis deux siècles, bouleversements et ruptures, émeutes et révoltes, la nouvelle, comme le court essai ou le poème, permet à celui que dérange le désir d'écrire de se livrer à cette activité artistique dans une certaine urgence et une immédiateté que le roman ne permet pas. Il est certain que la littérature algérienne a rarement eu le temps de vivre en toute sérénité ses temps de création et a été le plus souvent acculée à réagir rapidement, à dire et à écrire dans l'instant et dans l'émotion. La nouvelle se prêt à cette pression de l'Histoire. Compagne d'actualité, initiatrice d'écriture, elle ne peut qu'être un genre de choix qu'emprunte avec bonheur Akram Belkaïd en ouvrant la littérature algérienne à l'espace du monde arabe, au-delà de ses frontières mais dans la violence de l'Histoire et de ses diktats qui lui est, malheureusement, familière. A une question posée sur cette double pratique d'écriture, celle du journalisme et celle de la fiction, Akram Belkaïd répondait en juillet 2017 que sans les reportages, ces nouvelles n'auraient sans doute pas été écrites :

« Plusieurs d'entre elles sont inspirées par le vécu sur le terrain. Il s'agit parfois de simples détails mais cela donne plus de chair au récit. C'est le cas, par exemple, du voyage de nuit, et par la route, entre Amman et Bagdad. A Dubaï, j'ai aussi rencontré, par hasard, le représentant d'une grande marque de spiritueux qui m'a raconté dans le détail comment s'organisait la contrebande d'alcool en Arabie saoudite. La littérature permet de s'affranchir des règles du journalisme. Pour évoquer tel ou tel sujet, je n'ai pas besoin de citer des noms, de mettre en danger des informateurs. Je décris une réalité mais je peux la mettre au service d'une fiction. La littérature me semble être le moyen idéal pour rendre compte de la complexité d'une situation ou d'une personnalité. Le journalisme va à l'essentiel et s'interdit de dérouter ou surprendre le lecteur. Il est limité et toujours imparfait. Il manque toujours quelque chose dans un reportage. Une information, une confirmation, un point de vue supplémentaire. La littérature offre une liberté totale à commencer par celle d'inventer et d'imaginer des situations. Le journalisme, lui, reste corseté par le strict et absolu respect des faits²¹. »

²¹ « Nouvelles du monde arabe – Entretien avec Akram Belkaïd », par Christiane Chaulet Achour, *Diacritik*, revue culturelle en ligne, juillet 2017.